



**Sindicalismo,
conflictividad y
acción directa
en las Américas
y Europa**

**de fines del siglo XIX
a los años 1980**

Franck Gaudichaud | Hélène Harter
Antonio Ramos R. | Elisa Santalena
(editores)

Ariadna
ediciones

Syndicalisme, conflictualité et action directe dans les Amériques et
en Europe, de la fin du XIXème siècle aux années 1980

Sindicalismo, conflictividad y acción directa en las Américas y
Europa, de fines del siglo XIX a los años 1980

Trade unions, conflict and direct action in the Americas and in
Europe, from the end of the 19th century to the 1980s

Sindacalismo, conflittualità e azione diretta nelle Americhe e in
Europa, dalla fine del XIX secolo agli anni '80

Franck Gaudichaud, Hélène Harter,
Antonio Ramos Ramírez, Elisa Santalena (eds.)

Syndicalisme, conflictualité et action directe dans les Amériques et en Europe, de la fin du XIXème siècle aux années 1980

Sindicalismo, conflictividad y acción directa en las Américas y Europa, de fines del siglo XIX a los años 1980

Trade unions, conflict and direct action in the Americas and in Europe, from the end of the 19th century to the 1980s

Sindacalismo, conflittualità e azione diretta nelle Americhe e in Europa, dalla fine del XIX secolo agli anni '80

Franck Gaudichaud, Hélène Harter,
Antonio Ramos Ramírez, Elisa Santalena (eds.)

ISBN: 978-956-6095-75-0

Santiago de Chile

Primera edición, marzo 2023

Gestión editorial: Ariadna Ediciones

<http://ariadnaediciones.cl/>

<https://doi.org/10.26448/ae.9789566095750.61>

Portada: Matías Villa

Obra bajo Licencia Creative Commons Atribución



Los libros de Ariadna se postulan a indexación a plataformas como REDIB, Book Citation Index, ProQuest, OAPEN, ZENODO, HAL, DOAB, Digital Library of the Commons, SSOAR, Open Library (Internet Archive) Catalogue du Système Universitaire de Documentation (SUDOC, Francia); UBL (Universidad de Leipzig), BookMetaHub (ScienceOpen)

Avec le soutien de / Con el apoyo de / With the support of / Con il supporto di

FRAMESPA (France, Amériques, Espagne - Sociétés, pouvoirs, acteurs) - Université Toulouse 2 Jean Jaurès



LER (Laboratoire d'Etudes Romanes) - Université Paris 8 Vincennes-St Denis



LUHCIE (Laboratoire Universitaire Histoire Cultures Italie Europe) - Université Grenoble Alpes



SIRICE (Identités, relations internationales et civilisations de l'Europe) – Université Paris 1 Panthéon Sorbonne



Sommaire / Sumario / Contenuti / Summary

Remerciements / Agradecimientos / Ringraziamenti / Acknowledgments	10
Préface / Prefacio / Prefazione / Foreword Hernán Camarero.....	11
Introduction / Introducción / Introduzione / Introduction Franck Gaudichaud, Hélène Harter, Antonio Ramos Ramírez, Elisa Santalena.....	28
I/ Origines et matrices / Orígenes y matrices / Origini e matrici / Origins and Matrixes	
<i>A l'écart de la construction syndicale, les grèves de terrassiers dans les Basses-Pyrénées 1897-1914</i> Emmanuel Plat.....	32
<i>«Une classe de travailleurs oubliés» - Aux origines de l'antisépécisme</i> Jérôme Segal.....	44
<i>The I.W.W. and Direct Action: The Case of the 1909 McKees Rocks Strike</i> Alice Béja.....	57
<i>La Federación de Grupos Anarquistas de las Islas Baleares (1931-1936)</i> Jordi Maíz Chacón.....	75
<i>Le syndicalisme des artistes à Hollywood : une activité invisible</i> Joseph Armando Soba.....	92
II/ Guerre, après-guerre et conflits sociaux / Guerra, posguerra y conflictos sociales / Guerra, dopoguerra e conflitti social / War, Post-War and Social Conflicts	
<i>James Connolly: From Syndicalism to Armed Action</i> Kieran Allen.....	110
<i>Ouvriers et épuration antifasciste à Naples (1943-1944)</i> Francesco Giliani.....	123
<i>Lotte sindacali e propaganda. Il caso della Unitelefilm di Roma</i> Ottone Ovidi.....	139

III/ Femmes en lutte et luttes des femmes / Mujeres en lucha y luchas de mujeres / Donne in lotta e lotte delle donne / Women in Struggle and Women's Struggles

A experiência de uma militante feminista negra no sindicalismo brasileiro dos anos de 1930: a trajetória de Almerinda Farias Gama
Patrícia Cibebe da Silva Tenorio.....160

Die Kollegin von der Stempelstelle, un journal pour l'auto-organisation des chômeuses dans l'Allemagne de Weimar (1930-1931)
Pierre Millet.....170

Le travail reproductif des ouvrières en lutte en France et en Argentine dans les années 1968
Fanny Gallot et Paula Andrea Lenguita.....181

Trabajadoras contra el franquismo y sindicalismo femenino durante la Transición española: batalla de género y lucha de clases en doble ruptura (1960-1970)
Cynthia Luz Burgueño Leiva.....191

IV/ Gouvernements populaires, processus révolutionnaires et syndicalisme / Gobiernos populares, procesos revolucionarios y sindicalismo / Governi popolari, processi rivoluzionari e sindacalismo / Popular Governments, Revolutionary Processes and Trade Unionism

« Occupations d'usine » : identification(s), circulation(s) et diffusion(s) des pratiques dans la France des années 1930
Théo Bernard.....207

Le mouvement syndical dans la Révolution cubaine : un protagoniste méconnu
Thomas Posado.....224

Origen, movilización y acción colectiva del Movimiento Campesino Revolucionario (MCR) en el sur de Chile, 1970-1973
Jesús Ángel Redondo Cardeñoso.....243

Le vote ne paie pas, prenons le fusil ! La lutte armée comme modalité d'action collective et de défense du mouvement ouvrier : le syndicalisme radical des Brigades rouges
Elisa Santalena.....264

El sindicalismo nicaragüense: una historia de “estira y encoge” de cara a los gobiernos de turno

Hélène Roux.....282

**V/ Mouvement ouvrier et territoires de la conflictualité /
Movimiento obrero y territorios de la conflictividad / Movimento
operaio e territori della conflittualità / Labor Movement and
Territories of Conflict**

Le transport urbain à Mexico : « l'épine dans le pied » de la révolution institutionnalisée. Corporatisme, radicalités et transformations du syndicalisme des années 1910 à la fin des années 1980

Audrey Chérubin.....297

Evelio Sánchez Garrido, Comisiones Obreras y la génesis del antifranquismo en el distrito fabril de Villaverde (Madrid, 1959-1979)

Diego de la Calle y Díaz.....314

Les luttes contre la nocivité à Porto Marghera : un terrain d'affrontement entre syndicats et groupes autonomes dans les années 1960 et 1970

Marie Thirion.....334

**VI/ Identités et circulations militantes / Identidades y
circulaciones militantes / Identità e circolazioni militanti /
Identities and Activist Circulations**

Migrantes indeseables. Mundos del trabajo, culturas políticas de izquierda y experiencia urbana entre la clase obrera judía de Buenos Aires, Argentina, 1905-1930

Walter Koppmann.....353

Studenti, operai e black panthers. L'immaginario dei movimenti americani nell'Italia del “lungo Sessantotto”

Tommaso Reborà.....370

Un cas de circulation transnationale des idées politiques : la réception de l'expérience chilienne chez Lotta Continua et les impasses de la gauche italienne

Marco Morra.....391

VII/ 'Long Sixties'-Années 68 / 'Long Sixties'-Años 68 / Il lungo Sessantotto / "Long Sixties-1968s

Ciclos de protesta estudiantil en Uruguay: un estudio desde la sociología histórica
Camille Gapenne, Vania Markarian, Gabriela González Vaillant, Cecilia Lacruz, Paolo Venosa.....410

La proletarización como estrategia, la proletarización como tensión. La relación partido-sindicatos a través de una experiencia trotskista en la Argentina
Martín Mangiantini.....424

Panorama conyuntural, auge y decadencia del nuevo sindicalismo em Brasil
Gustavo Giovanni Dos Reis Apóstolos.....443

Le Black Power à l'usine: la Ligue des Ouvriers Révolutionnaires Noirs, Détroit, 1968-1970
Olivier Mahéo.....460

Le syndicalisme « clasista » de Córdoba vu par la Régie Renault, les diplomates et les syndicats français (1973-1978)
Sylvain Chevauché.....477

L'intimité et le politique. La vocation révolutionnaire des mobilisations sexuelles dans la Transition post-franquiste
Brice Chamouleau.....498

VIII/ Années 1980, fin de partie ? / Años 1980, ¿final del partido? / Anni 80, il grande riflusso? / 1980s, The End of the Game?

Mirafiori 1980: una sconfitta epocale che parte da lontano
Alberto Pantaloni.....515

Reconstrucción del sindicalismo docente argentino durante los ochenta: los casos de la UMP en Capital Federal y la AGMER en Entre Ríos
Federico Manuel Tálamo, Martín Alberto Acri.....532

Désobéissance sur le rail
Christian Mahieux.....551

Coordinadores del volumen.....570

Remerciements / Agradecimientos / Ringraziamenti / Acknowledgments

Cet ouvrage collectif (multilingue) est le fruit d'un colloque international qui s'est tenu à Paris, en mai 2021, et qui a réuni durant trois jours plusieurs dizaines de chercheuses et chercheurs issus.es des deux côtés de l'Atlantique¹. Nous tenons à saluer ici chaleureusement tou.tes celles et ceux qui ont contribué au succès de cette rencontre, et notamment les trois conférenciers invités : Michèle Riot-Sarcey (France), Diego Giachetti (Italie) et Hernán Camarero (Argentine).

Merci également à l'historien Jean Baptiste Thomas qui a impulsé l'idée de ce projet et à l'historienne Ludivine Bantigny qui a nous a accompagné dans l'organisation et la coordination du colloque international.

Cette initiative scientifique a reçu le soutien de l'Institut des Amériques (IDA), du FRAMESPA (France, Amériques, Espagne - Sociétés, Pouvoirs, Acteurs) - Université Toulouse 2 Jean Jaurès, du LER (Laboratoire d'Etudes Romanes) - Université Paris 8 Vincennes-St Denis, du LUHCIE (Laboratoire Universitaire Histoire Cultures Italie Europe) - Université Grenoble Alpes, ainsi que du SIRICE (Identités, Relations Internationales et Civilisations de l'Europe) – Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Un « saludo » particulièrement à Céline Daran du FRAMESPA pour sa gestion (et sa résilience) et également à notre éditeur, Manuel Loyola, pour sa patience et son travail en faveur d'éditions scientifiques ouvertes et accessibles en ligne à toutes et tous, au travers de Ariadna ediciones.

¹ Cf. <https://actiondirecte.sciencesconf.org>.

Préface / Prefacio / Prefazione / Foreword

Hernán Camarero¹

Movimiento obrero, conflictividad, organización, militancias y culturas políticas: una reflexión a partir de la historia de Argentina

Poco más de un año atrás, en mayo de 2021, tuve el agrado de dictar una conferencia en el primer día de sesión del Colloque international “*Syndicalisme, conflictualité et action directe dans les Amériques et en Europe, de la fin du XIX^e aux années 1980*”, organizado por la Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, finalmente de modo virtual, en plena pandemia. Invitado por nuestro colega y amigo Franck Gaudichaud y por los/las otros/as compañeros/as del comité científico del evento, propuse una reflexión general acerca de algunas de las problemáticas que estaban siendo planteadas en este encuentro tan interesante y necesario, a partir del caso específico argentino. Es una satisfacción que este libro le asegure continuidad a los empeños de aquél encuentro, recuperando diversas intervenciones que permiten repensar una nueva historia del movimiento obrero, del sindicalismo y de la conflictividad en un ciclo de larga duración y bajo un enfoque transnacional y comparativo. Tanto el coloquio como esta misma publicación son oportunidades para establecer espacios de circulación de saberes y de eventuales proyectos comunes entre nosotros/as, sobre todo a los concebimos a la historia de la clase y del movimiento obrero desde una misma sensibilidad y propósito, que reclama la confluencia de la rigurosidad científica, una fundada perspectiva crítica y el compromiso con las causas emancipatorias. Sabiendo que este “combate por la historia obrera”, como decía un historiador que tanto nos inspiró hace tiempo, el rumano-francés Georges Haupt, es una batalla que va “mucho más allá del saber histórico” y tiene posibles funcionalidades políticas muy fértiles.²

¹ Historiador, Instituto de Historia Argentina y Americana Dr. Emilio Ravignani, Universidad de Buenos Aires/Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas, Argentina.

² Georges Haupt, *El historiador y el movimiento social*, Madrid, Siglo XXI, 1986.

En este texto quiero retomar lo esbozado en mi exposición, en donde proponía, en cierto diálogo con algunos de los temas abordados en el coloquio, algunas reflexiones sobre la historia del movimiento obrero en la Argentina, en un recorrido extenso que abarcara todo su ciclo formativo y de primera gran maduración como sujeto social y político, esto es desde el último cuarto del siglo XIX hasta mediados del siglo XX, cuando se produce la irrupción del fenómeno populista del peronismo. Esto implica transitar etapas muy distintas: a) las de primeras grandes fases expansivas del capitalismo agroexportador complementado con manufactura simple, que dio lugar a la formación de una clase trabajadora de composición fuertemente inmigrante, fragmentada, poco concentrada, surcada por la dispersión del mundo de los oficios, la movilidad geográfica y la estacionalidad de los ciclos productivos, y que incluso combinó formas asalariadas con trabajo no libre en las provincias del interior del país, todo ello bajo un estado nacional recientemente unificado y bajo un orden político oligárquico conservador pero de cierto liberalismo cultural; b) la etapa de continuidad de la misma lógica de acumulación del capital bajo gran propiedad terrateniente y dominio del capital extranjero, en la que se conformó una numerosa clase trabajadora en el sector transporte y servicios, y conoció la consolidación del movimiento obrero, todo ello bajo un régimen de democracia burguesa ampliada, de siempre postergadas pretensiones reformistas, bajo los gobiernos radicales de Hipólito Yrigoyen y Marcelo T. de Alvear; c) una tercera etapa, desde 1930, signada por una extendida industrialización por sustitución de importaciones, que en quince años triplicó el volumen del proletariado industrial y lo hizo superar el millón de asalariados, en pequeños talleres pero también en unidades de gran industria, formando una clase obrera nueva, ahora de mucha mayor composición local, producto de migraciones internas, y que le presentó al movimiento obrero el desafío de incorporar a esta masa laboral y consolidar un sindicalismo industrial y por ramas de enormes dimensiones, todo ello bajo una fuerte expansión de las izquierdas políticas y un régimen político conservador de rasgos reaccionarios y represivos. Sólo bajo esta dinámica previa puede entenderse la coyuntura del desenlace de 1945, que trajo el triunfo del peronismo.

Me propongo la tarea de examinar esta extensa trayectoria de seis décadas a partir de cuatro tópicos fundamentales, que buscan indagar: la dinámica de la conflictividad obrera-popular en un sentido amplio y los modos como esta estructuró al movimiento obrero local; las regularidades y transformaciones en las formas de organización de este movimiento, no solo limitado a la esfera sindical; el carácter heterogéneo y cambiante de las subjetividades militantes dispuestas en terreno de la experiencia de la lucha social, política, cultural e ideológica; y, sobre el

presupuesto de que las izquierdas coadyuvaron decisivamente al proceso de conformación y desarrollo del movimiento obrero, la necesidad de explorar estas diferentes culturas políticas, que forjaron una oferta de cuatro grandes corrientes, identidades y tradiciones: la del o los anarquismos, la conformada en torno al Partido Socialista, la que expresó el sindicalismo revolucionario y el Partido Comunista.

Cuando me refiero a movimiento obrero lo entiendo en sus amplias incumbencias sociales, políticas, culturales, ideológicas: no sólo en el momento de la lucha inmediata, sino también en las formas de sociabilidad y organización más allá de estos momentos de conflicto; no sólo en sus perímetros institucionales (sindicatos, centrales, partidos) y entendida en sus formas superestructurales sino también desde los procesos desde abajo, desde las bases y también en sus vínculos con los no organizados; no solo como un movimiento defensivo y coyuntural de resistencia a las condiciones de explotación sino como portador de un mundo de ideas que intentaban una transformación del orden social, lo cual implicaba un cuerpo de doctrinas, programas y proyectos en clave emancipatoria y en intenso debate mutuo; no solo pensado en sus contornos tradicionalmente masculinizados sino también desde perspectivas generizadas que reflexionen sobre la invisibilización de las mujeres y la subordinación a la que fue sometida la propia militancia femenina.

Por fin, un movimiento obrero que en el caso argentino debe asumir el doble desafío de la escala, el contexto y los vínculos internos y externos. Es decir, a la vez que debe atender a las especificidades del análisis nacional y de sus heterogeneidades regionales, provinciales y locales, que obligan siempre a matizar los juicios y a incorporar dimensiones y problemas que escapan a las dinámicas de las grandes ciudades, sobre todo, Buenos Aires y en parte Rosario, a la vez debe incorporar los enfoques globales y transnacionales, imposibles de evadir para el caso argentino, un territorio de fronteras extensas semipobladas y con una economía capitalista de mercado abierto, que absorbió en 30 años más de 3 millones de extranjeros, constituyendo un país que a comienzos del siglo XX tenía más de la mitad de su población foránea. El enfoque global y transnacional no sólo queda habilitado así para la comprensión de la clase obrera multiétnica y multinacional, dramáticamente afectada por la heterogeneidad cultural y plurilingüística, sino también para entender las amplias redes y circuitos de intercambios militantes con Europa y América Latina.

El heterogéneo mundo de la conflictividad obrera

En el análisis de las múltiples formas de la conflictividad social y de la experiencia de la lucha obrera en la Argentina, quiero distinguir al menos cinco grandes esferas de acción entre fines del siglo XIX y mediados del siglo XX.

En primer lugar, las que hacían al tiempo de trabajo, las que se libraban en el campo de la producción o tenían que ver con las condiciones de existencia y de reproducción de la fuerza laboral fueron las más evidentes y las más conocidas, y las volveré a considerar cuando aborde el problema de la organización. Me refiero aquí a la lucha por las mejoras en las condiciones de venta de la fuerza de trabajo que surcaron la experiencia constante de estos setenta años: por aumento de salarios, en contra del salario a destajo y por productividad, el reclamo de pago en moneda no devaluada y de la equiparación del pago entre mujeres y hombres. La que hacía a la resistencia a formas de disciplinamiento de las labores en los talleres, la pérdida del control de los oficios, más en general, la subsunción del trabajo al capital. La que reclamaba el acortamiento de la jornada laboral, las 8 horas, el descanso dominical, el sábado inglés. La que, ya más entrado el siglo XX, y en mayor interacción y reclamo al Estado, exigió las leyes laborales, medidas de protección, seguridad, salud y previsión social.

Si la huelga fue la forma de protesta privilegiada, fue acompañada de formas de lucha endógenas y exógenas a la fábrica y al taller, con los mecanismos de boicot, sabotaje e interrupción de la producción que se organizaba puertas adentro del sitio de trabajo, acompañada de concentraciones y manifestaciones callejeras y campañas en el espacio público y que alcanzaron en la huelga general el mayor momento de articulación posible. Lo extraordinario de la protesta, fue que combinó lo regular, lo seriado, lo repetido en sus formas, la huelga tradicional por fábrica o rama de la producción, con imprevistas formas de conflicto que también hacían a las condiciones de existencia material de los trabajadores. Un ejemplo de ello fue la huelga de inquilinos e inquilinas, donde fue clave el papel de las mujeres, es decir, de las familias trabajadoras que se negaban a pagar el aumento de sus rentas por las habitaciones que alquilaban. Esto denotaba el abuso de la especulación inmobiliaria, en una ciudad burguesa como Buenos Aires, que no supo resolver el problema de la vivienda obrera y popular mientras la atiborraba con 100.000 inmigrantes en el puerto cada año. Otro ejemplo, fue el de las movilizaciones y luchas de los primeros movimientos de desocupados, que despuntaron hacia fines de los años 1890 y sobre todo a comienzos de los años 30.

Una mirada panorámica de los grandes ciclos de conflictividad obrera en estas seis décadas reconoce media decena de períodos de grandes ascensos huelguísticos, y en todos ellos se define una fuerte correlación de caída de los salarios reales con descenso de la desocupación, que hacen combinar las razones de la protesta con la oportunidad de su despliegue.³ Las características del mercado de trabajo local hacían que no existieran etapas largas de desempleo estructural, pues la caída de la demanda laboral tras los ciclos recesivos hacía retroceder la llegada de inmigrantes sin la existencia de una masa de población sobrante local de enormes dimensiones. Cuando el desempleo aminoraba, y este desenlace siempre ocurría de la mano de estancamientos salariales previos, se detonaba los extensos momentos de fenómenos huelguísticos. Pueden reconocerse algunos ya a fines del siglo XIX (como los de 1888-90 o 1894-1896, estudiados por Ricardo Falcón y Lucas Poy).⁴ Pero los más importantes fueron en el siglo XX: el de las grandes huelgas generales de la Federación Obrera Regional Argentina (FORA) anarquista de 1902 a 1910; el del lapso 1917-1921 tras la salida de la gran guerra, el fin de la recesión y los vientos maximalistas; el que se abre con la huelga de la construcción y general de 1935-1936 y que en cierta medida no se cierra hasta la guerra y el golpe militar de 1943.⁵

Un elemento para pensar los límites para una mayor extensión y radicalidad de estas etapas de ofensiva huelguística está en el comportamiento del poderosísimo gremio ferroviario, que tenía, empleando un concepto usado para otro ámbito o escala por John Womack, una “posición estratégica” en el mundo de los trabajadores argentinos, pues eran la cabeza y la espina dorsal del sindicalismo.⁶ Los

³ Cfr. las bases estadísticas de huelgas en: Roberto P. Korzeniewicz, “Labor Unrest in Argentina, 1887-1907”, en *Latin American Research Review*, 24: 3, Cambridge University Press, 1989, 71-98; Ídem, “Las vísperas del peronismo. Los conflictos laborales entre 1930 y 1943”, en *Desarrollo Económico*, 131, Buenos Aires, 1993, 323-354; Ronaldo P. Munck, “Cycles of class struggle and the making of the working class in Argentina, 1890-1920”, en *Journal of Latin American Studies*, 19: 1, 1987, 19-39.

⁴ Ricardo Falcón, *Los orígenes del movimiento obrero (1857-1899)*, Buenos Aires, CEAL, 1984; Lucas Poy, *Los orígenes de la clase obrera argentina. Huelgas, sociedades de resistencia y militancia política en Buenos Aires, 1888-1896*, Colección Archivos, Buenos Aires, Imago Mundi, 2014.

⁵ Nicolás Iñigo Carrera, *La estrategia de la clase obrera, 1936*, Buenos Aires, Ediciones Madres de Plaza de Mayo, 2004.

⁶ John Womack Jr., *Posición estratégica y fuerza obrera. Hacia una nueva historia de los movimientos obreros*, México: Fondo de Cultura Económica y Fideicomiso Historia de las Américas, 2007.

constantes repliegues corporativos de esta organización, confiada de su poder y satisfecha con la obtención de sus demandas, solían dejar al resto del movimiento obrero sin el apoyo de su mayor punto de gravedad.

En paralelo a estas luchas de tipo económico-corporativo, mayormente encausadas por las estructuras sindicales, se presentaba un desafío: el posicionamiento que el movimiento obrero debía tener ante el Estado y el sistema político, y el despliegue de su propia politicidad. Inicialmente, imperaron dos grandes estrategias: la variante de la lucha antipolítica impulsada por el anarquismo, fielmente representada en el diario *La Protesta*, que orientó a los trabajadores y a sus primeras sociedades de resistencia, de sindicatos de oficio y la propia Federación Obrera Argentina (FOA) a la acción directa y a diferentes formas de lucha del pueblo oprimido, en clave de rechazo *in toto* al vínculo tanto con el Estado oligárquico como con el que representó la instancia de democracia burguesa ampliada de los radicales de Yrigoyen. Fue el Partido Socialista, desde el diario *La Vanguardia* y una constelación diversa de artefactos organizativos, sociales y culturales, el que convocó a los trabajadores a la lucha política, y a conformar un partido de clase, no precisamente con una estrategia revolucionaria, sino con la perspectiva de un programa reformista, de tipo parlamentarista, que tendió a rechazar las medidas de acción directa y el llamado a la huelga general, e incluso a desarticular la lucha sindical de la política, en los hechos, priorizando esta última, junto a la labor cooperativa y cultural. La conflictividad obrera en el campo político quedó en manos, así, en manos de un partido reformista con una dirección mayormente en manos de sectores de clases medias.⁷

La corriente sindicalista revolucionaria, precisamente, impugnó lo que consideró un abandono del carácter de clase y confrontacionista, recusó la labor parlamentaria, reorientó todo el énfasis hacia la labor sindical, resolviendo el anterior dilema de la desarticulación entre lo sindical y lo político con la anulación de esta última dimensión y la disolución de toda la conflictividad obrera en el puro acontecer gremial.⁸

⁷ Cfr. José Aricó, *La hipótesis de Justo. Escritos sobre el socialismo en América Latina*, Buenos Aires, Sudamericana, 1999; Hernán Camarero y Carlos M. Herrera (comps.), *El Partido Socialista en Argentina. Sociedad, política e ideas a través de un siglo*, Buenos Aires, Prometeo Libros, 2005.

⁸ Hugo del Campo, *Sindicalismo y peronismo. Los comienzos de un vínculo perdurable*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores, 2005; Alejandro Belkin, *Sindicalismo revolucionario y*

Implicó una nueva deriva, sobre todo antipartidaria, en contra del proyecto de un partido político obrero, pues luego moderó sus entonaciones antipolíticas y no dudó en acercarse al diálogo con el Estado, tornándose una corriente moderada, pragmática y de exclusivo reclamo economicista. La posibilidad de una nueva lucha política obrera, que renunciara a las limitaciones del corporativismo y la inmediatez sindicalista, como del reformismo político socialista, vino de la mano del comunismo, sobre todo durante la década y media de existencia de su vocero *La Internacional*.⁹ Pero este proyecto, que logró niveles de inserción crecientes en el movimiento obrero industrial, apeló a estrategias cambiantes que también dilapidaron la posibilidad de un posicionamiento político independiente y eficaz del movimiento obrero, primero con la estrategia sectaria de “clase contra clase”, y luego de 1935, con la del “frente popular” antifascista, que ubicó al Partido Comunista (PC) en una política de conciliación de clases con la burguesía democrática y de “revolución por etapas”.

Como vemos, en todo este período hubo una relación compleja entre movimiento obrero y lucha política, en donde imperaron tendencias de autonomía sindical y de bloqueo a una acción eficaz de la clase obrera en el sistema político bajo mecanismos de absorción, integración, reformismo y frente policlasista. Retomaremos luego este aspecto.

En tercer lugar, quiero referir a la conflictividad vinculada a la cuestión de la extranjería popular, es decir, el proceso que alternativamente albergaba fenómenos de subsistencia, adaptación, resistencia y/o confrontación de la enorme masa de inmigrantes que conformaron a la clase trabajadora en Argentina. No en vano, una de las primeras formas de organización de los trabajadores/as fueron las sociedades de ayuda mutua constituidas a partir de una identidad étnico-nacional. Los inmigrantes trabajadores lucharon por derechos sociales y políticos, y a medida que incursionaron en el compromiso político debieron pronto enfrentar las formas de represión. La oligarquía gobernante apeló temprano a estos mecanismos, dictando la llamada Ley de Residencia en 1902, que autorizaba al Poder Ejecutivo a impedir la

movimiento obrero en la Argentina. De la gestación en el Partido Socialista a la conquista de la FORA (1900-1915), Buenos Aires, Ediciones CEHTI/Imago Mundi, 2018.

⁹ Hernán Camarero, *A la conquista de la clase obrera. Los comunistas y el mundo del trabajo en la Argentina, 1920-1935*. Buenos Aires, Siglo XXI Editora Iberoamericana, 2007.

entrada y a expulsar extranjeros “cuya conducta comprometa la seguridad nacional o perturbe el orden público”, y esto cobró mayor cuerpo con las grandes huelgas de Centenario de 1910, cuando se dictó la llamada Ley de Defensa Social. Fueron leyes que tardaron décadas en ser derogadas, que se convirtieron en el dogal de una parte significativa de la vanguardia obrera, la de condición extranjera, amenazada con la expulsión del país, situación que se repetía ante cada gran episodio de lucha.¹⁰

Por eso, todas las conmemoraciones del 1 de mayo, las grandes huelgas y manifiestos político-sindicales solían estar encabezados por el reclamo de la derogación de esta ley restrictiva. Pero la represión a los extranjeros no se limitó al plano legal, sino que fue fáctica, en cada gran huelga o confrontación física, muchos obreros u obreras militantes extranjeros/as llevaban la peor parte, sobre todo si estaban desprovistos de amparo legal: fue feroz el trato contra los judíos rusos ácratas en las grandes huelgas de la primera década, especialmente torturados y masacrados en comisaría y centros de detención durante la llamada Semana Trágica de 1919, o en el aplastamiento a los trabajadores insurrectos de la Patagonia de 1921 (con decenas de trabajadores españoles, italianos y chilenos fusilados por el Ejército), o en las expulsiones de huelguistas búlgaros, lituanos o italianos durante las huelgas de trabajadores de los grandes frigoríficos de Avellaneda y Berisso-Ensenada o de las empresas petroleras de Comodoro Rivadavia en el sur en 1932. Lo podemos volver a ver en las grandes campañas por evitar el envío a la Italia fascista de los militantes comunistas provenientes de ese país que dirigieron la gran huelga de la construcción de 1935-1936 y que desató una campaña internacional con huelgas en los puertos sudamericanos en donde iba a recalar los barcos que trasladaban a esos presos.

Por otra parte, las formas de lucha y organización de la clase y el movimiento obrero no se limitaban al sitio de trabajo, los perímetros del sindicato o la lucha política, sino que discurrían en muchas otras instancias asociativas y que se vinculaban con otras formas de la acción trabajadora y popular, relacionados con los modos en que los trabajadores conquistaban su tiempo libre o de ocio, fuera de la rutina de

¹⁰ Una visión reciente que discute la generalización de estas prácticas: Roy Hora, “Izquierda y clases populares en la Argentina, 1880-1945”, en *Prismas. Revista de historia intelectual*, 23: 1, 2019, 53–75.

la lucha sindical o política en términos estrictos. Había una densa red de entidades de socialización cultural en el campo de la erudición o el entretenimiento (las bibliotecas obreras y populares del PS, el PC y el anarquismo; los clubes deportivos de socialistas y comunistas; las escuelas obreras, libres o racionalistas impulsadas por anarquistas, socialistas y comunistas, a las que hay que agregar una universidad popular, la Sociedad Luz, del PS; los agrupamientos infantiles socialistas y comunistas; los grupos de teatro, orquestas, de lecturas comentadas; todo lo cual proyectaba potencialmente al movimiento obrero en perspectiva de la construcción de hegemonía e interacción sobre otras expresiones de las clases subalternas. Examiné la existencia de una subcultura obrera comunista hasta la entronización del peronismo y la cultura de masas, la cual presentó rasgos de cultura alternativa, no contracultural ni mimetizada con la cultura dominante, tal como lo estudió Suriano para la experiencia anarquista y Dora Barrancos para el socialismo.¹¹ Un concepto de cultura obrera que nos sirvió pensar desde una reapropiación crítica de los antiguos textos de Richard Hoggart, E.P. Thompson, Eric Hobsbawm y Gareth Stedman Jones referidos a Europa, y que nos remitían a reflexionar en torno a un conjunto de sistema de valores, costumbres, prácticas y discursos, así como a espacios concretos de socialización cultural de los trabajadores.¹²

Por último, identifiqué la conflictividad vinculada a las luchas femeninas por romper con el doble proceso de invisibilización, dominación y subalternidad, el que imperaba en la propia sociedad capitalista patriarcal y el que solía reproducirse en las propias organizaciones de la clase obrera o de las corrientes políticas que pretendían actuar en su nombre. Casi virtualmente expulsadas de la escena histórica de las primeras grandes fases de lucha y organización del movimiento obrero, socialista y anarquista, y de sus propias representaciones, en el último tercio del siglo XIX, comenzaron a

¹¹ Hernán Camarero, “El Partido Comunista argentino y sus políticas en favor de una cultura obrera en las décadas de 1920 y 1930”, en *Pacarina del Sur. Revista del pensamiento crítico latinoamericano*, II: 7, México D.F., abril-junio 2011; Juan Suriano, *Anarquistas. Cultura y política libertaria en Buenos Aires, 1890-1910*, Buenos Aires, Manantial, 2001; Dora Barrancos, *Educación, cultura y trabajadores*, Buenos Aires, CEAL, 1991.

¹² Richard Hoggart, *La cultura obrera en la sociedad de masas*, México, Grijalbo, 1990; Eric Hobsbawm, *El mundo del trabajo. Estudios históricos sobre la formación y evolución de la clase obrera*, Barcelona, Crítica, 1987; Gareth Stedman Jones, *Lenguajes de clase. Estudios sobre la historia de la clase obrera inglesa*. Madrid, Siglo XXI, 1989.

protagonizar reclamos y apuestas más ofensivas desde los primeros años del siglo XX, ganando cada vez más presencia en el mercado laboral del sector servicios y de cierta producción manufacturera, reclamando paridad de derechos y de salario con los hombres, esbozando ambiciosos órganos periodísticos y políticos de articulación de la lucha feminista (continuando la experiencia de órganos como *La Voz de la Mujer* de Virginia Bolten de fines de siglo), poniendo en pie organizaciones y colectivos de lucha por los derechos al voto, la igualdad legal, el divorcio y la plena ciudadanía (todo esto, sobre todo, de la mano de las militantes del Partido Socialista), pero también poniendo en discusión la dimensión de la maternidad, la estructura familiar patriarcal, las represiones al goce sexual y las formas ocultas del machismo. Primero en los años veinte, pero luego ya más claramente en los treinta y cuarenta, la presencia de las mujeres en la industria conoció un salto muy significativo y creció claramente su lugar en la militancia gremial, socio-cultural y política, con nuevos reclamos de mayor participación, ganando presencia en sindicatos, comisiones internas, cooperativas, asociaciones civiles y culturales y partidos.¹³ Las compañeras (primero las socialistas, luego las comunistas) cobraron protagonismo en las huelgas y en los movimientos de solidaridad en los conflictos, cuestionando en los hechos, la esclavización del trabajo doméstico y su papel en los modos de la reproducción social, al que las condenaba no sólo las imposiciones del capital sino las propias formas rigidizadas y dominantes de movimiento obrero.

Las formas de organización sindical y políticas del movimiento obrero

Los distintos repertorios de organización del movimiento obrero (para proyectar el concepto de repertorios de movilización de Charles Tilly en otro plano) tienen un vínculo directo con las formas de la protesta, pero no son meros derivados o resultantes de estas últimas. Ningunos de los grandes procesos de lucha de los trabajadores se iniciaron (mucho menos aún, se agotaron) en el nivel de lo espontáneo,

¹³ Mirta Z. Lobato, *La vida en las fábricas. Trabajo, protesta y política en una comunidad obrera, Berisso (1904-1970)*, Buenos Aires, Prometeo Libros/Entrepasados, 2001.

por puro acicate de tendencias “objetivas”, sin la mediación de subjetividades militantes, que constituyeron factores decisivos en los procesos de organización, representación y dirección de los conflictos. Claro que la impugnación de las explicaciones “objetivistas” (que suelen apelar a una mistificación de la potencia social autónoma de los explotados, emancipados de la acción política) no puede dar pie a argumentaciones que subordinan o limitan todo al mapeo de subjetivaciones políticas sobre la clase, eventualmente recayendo en planteos “sustituistas” del conjunto de los trabajadores por el partido o la organización. Hay una interacción y tensión que debe recrearse en el análisis histórico, que reclama esa vinculación entre lo social y lo político.

En Argentina, las primeras formas de organización de los trabajadores, productores y artesanos desde mediados del siglo XIX habían estado limitadas a una oferta bifronte que reconocían la existencia, por un lado, de aquellas iniciales sociedades de ayuda o socorros mutuos de impronta étnico-nacional y por el otro a una pequeña miríada de reducidos clubes y colectivos de propaganda ácrata y socialista marxista (franceses, alemanes, italianos), que lograron impulsar algunos de los primeros periódicos proletarios, como *Vormwärts* y *El Obrero*, y tuvieron el mérito de iniciar la conmemoración del 1º de mayo como fecha insigne de identificación proletaria en el país desde 1890. Incluso, lanzaron los primeros ensayos de aglutinamiento de la clase en una federación obrera hacia principios de aquella década. Sin embargo, estos primeros organismos obreros no estuvieron del todo asociados a grandes luchas de los trabajadores.

Este papel lo cumplieron las sociedades de resistencia y los primeros sindicatos de oficio (de tipógrafos, conductores de locomotoras, panaderos, cocheros y carreros, trabajadores de la madera, el hierro y el cuero, asalariados en el puerto, albañiles), que fueron agrupamientos mayormente adecuados para el reclamo y la confrontación contra la patronal, impulsados por anarquistas y socialistas. Se trataba de entidades de configuración laxa y de formas semi espontáneas de articulación, con espíritu mayormente federativo, asambleario y horizontal, y con débiles instancias de dirección centralizada, aunque muy aptos para la acción directa. Entrado el siglo XX, este tipo de modelo organizacional expandió las dimensiones cuantitativas del movimiento obrero, y fue la base de constitución de la Federación Obrera Argentina en 1901 (luego adoptante de la sigla FORA), bajo dominio anarquista, que presentó un perfil muy escasamente centralizado, apenas cuestionado en esta dinámica por la Unión General de Trabajadores (UGT) y la Confederación Obrera Regional Argentina (CORA), las centrales de mayoría socialista y *sindicalista* que le establecieron competencia. La FORA, como organización, solo podía galvanizar el conflicto en las

grandes huelgas generales y movilizaciones callejeras.¹⁴

Cuando la FORA en su noveno congreso de 1915 cambió su orientación hacia el *sindicalismo* e inició un proceso de fuerte expansión, que la acercó a los 100.000 afiliados y cerca de 500 organizaciones hacia 1921, comenzó a esbozar otro modelo de lucha gremial. Se basó en la preservación de la FORA, ahora con una estrategia no de acción directa y perfil confrontacionista, sino más moderada, pragmática y en diálogo con el Estado bajo la nueva administración de la Unión Cívica Radical. La Federación quedó replegada en una dinámica más de tipo económica-corporativa, con tintes fuertemente antipartidarios y antipolíticos, y con mayores niveles de centralización. Ello se verificó aún más en lo que fue la continuidad de la vieja FORA: la Unión Sindical Argentina (USA), creada en 1922. Para ese momento, el movimiento obrero se reorientaba hacia otra forma de organización: los sindicatos por rama de actividad y ya no por oficio.

El proceso de emergencia de organizaciones por rama fue gradual, y convivió con el viejo espíritu federativo, pero se fue imponiendo. Las mayores evidencias de ello, desde la década de 1910, no fue tanto la constitución de la Federación Obrera Marítima (FOM),¹⁵ sino la creación de la Federación Obrera Ferrocarrilera (FOF), que incluso acentuó su carácter centralizador en 1922, cuando se transformó en la Unión Ferroviaria (UF). Este impulso fusionista por rama operó como guía u hoja de ruta de muchas otras organizaciones, lo que explica la formación de entidades similares, por ejemplo, entre los trabajadores municipales y empleados de comercio. Desde aquel momento y por largos años el gremio ferroviario consolidó su clara hegemonía sobre el movimiento obrero argentino (sólo alcanza con decir que en los años '20 reunía más del 60 o 70% de todos los trabajadores organizados del país), al mismo tiempo que coaguló lo que Joel Horowitz no dudó en denominar una suerte de élite obrera, cada vez más marcada por procesos de burocratización, institucionalización e interacción con el Estado.¹⁶

¹⁴ Edgardo Bilsky, *La FORA y el movimiento obrero (1900-1910)*, vols. 1 y 2, Buenos Aires, CEAL, 1985.

¹⁵ Laura Caruso, *Embarcados. Los trabajadores marítimos y la vida a bordo: sindicato, empresas y Estado en el puerto de Buenos Aires (1889-1921)*, Buenos Aires, Colección Archivos, Imago Mundi, 2016.

¹⁶ Joel Horowitz, "Los trabajadores ferroviarios en la Argentina (1920-1943). La formación de una elite obrera", en *Desarrollo Económico*, XXV: 99, Buenos Aires, 1985, 421-446.

La UF, como espina dorsal del movimiento obrero, fue la que controló las federaciones o centrales obreras de aquellos años, la antigua FORA IX Congreso, la Confederación Obrera Argentina (COA) surgida en 1926 en oposición a la debilitada USA y, más claramente, la Confederación General del Trabajo (CGT), fundada en 1930. Pero la debilidad de esta organización por rama y centralizada, que aceptaron e impulsaron tanto los socialistas como los *sindicalistas*, eran sus contornos limitados al mundo de los transportes y los servicios (ferroviarios, marítimos, municipales, empleados de comercio, tranviarios, telefónicos, empleados del Estado) y algunos pocos trabajadores de la producción manufacturera (como gráficos o de la madera).¹⁷ La irradiación de este modelo hacia el sector industrial fue una faena, no única, pero sí mayoritaria, encarada por los militantes del PC desde los años '20 y '30, entre los obreros metalúrgicos, de los grandes frigoríficos, de la madera, textiles, del sector sastre y vestido y, de modo paradigmático, aglutinando a los albañiles y a los trabajadores de todos los oficios afines a éstos, en la poderosa Federación Obrera Nacional de la Construcción. Esta FONC, creada en 1936, pronto llegó a tener casi 70.000 obreros adherentes y se proyectó como la segunda organización sindical del país detrás de la tradicional UF. El poder y extensión de estas organizaciones hace que algunas de sus combativas huelgas y reclamos se catapulten a la escena nacional e incluso devengan en huelgas generales (como la que se vio forzada a convocar la CGT en enero de 1936 en apoyo a la lucha de los obreros de la Construcción).

En 30 años, desde fines del siglo XIX, la transformación de las formas organizativas del movimiento obrero había sido notable, desde aquellas antiguas sociedades de resistencia o sindicatos por oficio a estos grandes sindicatos únicos por rama ahora extendidos al ámbito de la gran industria. Fue una forma particular de lo que hace ya muchísimo tiempo Michel Collinet explicaba para el caso del movimiento obrero francés, dando cuenta del pasaje de un “sindicalismo de minorías” (impulsado por obreros calificados, orgullosos de su artesanía, y basado en organizaciones descentralizadas y apolíticas) al llamado “sindicalismo de

¹⁷ Hiroshi Matsushita, *Movimiento Obrero Argentino, 1930-1945: Sus proyecciones en los orígenes del peronismo*, Buenos Aires, Hyspamérica, 1986; David Tamarin, *The Argentine Labor Movement, 1930-1945. A study in the origins of peronism*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1985.

masas”.¹⁸ Como puede apreciarse, no hubo que esperar a la entronización del modelo sindical de afiliación masiva, centralización burocrática y estatista impuesto por el peronismo desde 1946 para descubrir ya las tendencias preexistentes a la generalización de un nuevo modelo de sindicalismo más centralizado, por rama, basado en criterios mayormente “modernos”, de organizaciones (lideradas por sindicalistas, socialistas y, cada vez más, comunistas) que ahora moderaban o combinaban sus apelaciones a la protesta con la puesta en pie de entidades polifuncionales, atentas a la seguridad social, sanitaria y previsional, y a la firma de convenios colectivos de trabajo, que reclamaban la mediación del Estado y se mostraban crecientemente burocratizadas.¹⁹

Estos mismos signos de continuidad con la etapa peronista, antes que de ruptura con ella, pueden encontrarse en otro nivel de análisis, alejados de las formas superestructurales de la organización obrera, focalizando ahora la mirada en las instancias de base. Desde luego, en la Argentina no existieron en este largo período experiencia de consejos de fábrica autonomizados. Ello no ocurrió ni aun en los convulsionados momentos maximalistas, la de los “tiempos rojos” de 1917 a 1921, cuando desde la extrema derecha y la burguesía se denunciaban fantasiosos consejos rojos y órganos pre soviéticos.²⁰ No lo podían haber, en tanto el proceso de desarrollo fabril no había concentrado suficientemente a la masa laboral, dada la tardía generalización del ciclo de la gran industria. Pero sí dio lugar a ciertas formas de organización por abajo, en la base. Las comisiones internas, los cuerpos de delegados o los comités de obras de construcción, no fueron inventados o especialmente promovidos por el peronismo desde los años ‘40 y ‘50, sin que ya habían comenzado a desplegarse, sobre todo desde comienzos de los ‘20 de la mano de militantes *sindicalistas*, socialistas y, especialmente comunistas, bajo el impulso de sus células de empresa, como lo

¹⁸ Michel Collinet, *Esprit du syndicalisme, essai: l'ouvrier français*, Paris, Éditions ouvrières, 1952.

¹⁹ Esto implica un matiz de diferenciación con la periodización establecida por la extraordinaria investigación de la canadiense Louise Doyon (*Perón y los trabajadores. Los orígenes del sindicalismo peronista, 1943-1955*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editora Iberoamericana, 2006), quien tiende a encontrar en el proceso peronista el inicio de estos fenómenos.

²⁰ Hernán Camarero, *Tiempos rojos. El impacto de la Revolución rusa en la Argentina*, Buenos Aires, Sudamericana, 2017.

exploramos con Diego Ceruso y otros investigadores.²¹ Dicho de otro modo, debe situarse ya desde el período de entreguerras los orígenes del proceso sobre el que Adolfo Gilly reflexionó como uno de los factores de la anomalía argentina en la segunda mitad del siglo XX (esto es, la persistencia del extremo poder organizacional de la clase obrera argentina metabolizado desde sus instancia de base) o la imagen del permanente carácter resistente de esta clase desde los sitios de trabajo que podía asociarse a una suerte de hidra, a la que se le podía cortar una cabeza para que renaciera con otras dos en su reemplazo, tal como lo simbolizó James Petras para explicar al combativo movimiento obrero argentino de los años sesenta y setenta.²²

Para pensar los prolegómenos de estas instancias de base, en los talleres y fábricas de aquel período histórico, estaba el caso de las células comunistas por empresa, la específica forma de estructuración de los activistas del PC. Pueden ser cotejados con los repertorios de organización militante de otros partidos o corrientes, con el fin de examinar las características prototípicas de los partidos (como lo había hecho en los años '50 Maurice Duverger),²³ estableciendo diferencias, por ejemplo, con las Casas del Pueblo o las agrupaciones en clave geográfico-electoral del PS, como así también se podrían distinguir de las variantes organizativas de los radicales (los comités barriales), o la de los anarquistas (los círculos o centros de estudio). En este ejercicio de comparación es interesante entender a estas células comunistas como expresión de un nuevo activismo de base, e incluso como evidencia del surgimiento de una nueva capa de la clase obrera, que se multiplicaba con la industrialización acelerada de las décadas de 1920-1930. Estos organismos se adaptaban muy bien al desafío de la tarea por realizar: ingresar en un territorio adverso, el de la gran fábrica, donde la patronal era hostil a la organización laboral y a las demandas sindicales; de ahí el

²¹ Hernán Camarero y Diego Ceruso, “Las estrategias en el lugar de trabajo del Partido Comunista en Argentina desde sus orígenes hasta 1943: células, comités de fábricas y comisiones internas”, en *Anuario del Instituto de Historia Argentina Dr. Ricardo Levene*, XIV: 14, UNLP, 2014.

²² Adolfo Gilly, “La anomalía argentina: Estado, corporaciones y trabajadores”, en P. González Casanova (comp.) *El Estado en América Latina: Teoría y práctica*, México, Siglo XXI, 1990; James Petras, “Terror and the Hydra: The Resurgence of the Argentine Working Class”, en J. Petras et al., *Class, State and Power in the Third World*, New Jersey, Rowman and Littlefield, 1981, 255-265.

²³ Maurice Duverger, *Los partidos políticos*, México, FCE, 1980.

perfil clandestino del accionar de estas células y el modo furtivo con el que distribuían sus órganos de prensa. A su vez, el análisis de la experiencia de estas células permite abrir una ventana para pensar las variadas ofertas de subjetividades militantes puestas en juego, los niveles de compromiso, los heterogéneos modos de organización, el uso de las ideologías y como operaban como legitimadoras y como pertrechaban de certezas doctrinales a la acción sindical y política.

Para concluir, ¿qué nos indica el desenlace histórico de este proceso, con el triunfo peronista hacia mediados de los años cuarenta? Pone en evidencia algunas de las paradojas, limitaciones y debilidades, aún a pesar de sus aspectos más consistentes, que poseían la clase trabajadora y el campo de las izquierdas. Puede identificarse una dificultad para articular la solidez de su poder organizacional en el plano sindical y asociativo con sus perfiles estratégicos y programáticos, que acabaron erosionando la autonomía política del movimiento obrero. El peso de las tradiciones reformistas, corporativas y antipolíticas o antipartidarias (que contradictoriamente también se complementaron con tendencias a una interacción creciente con el Estado) y las apuestas de las corrientes que actuaban en el seno del mundo de los trabajadores, así como las propias posibilidades de integración y ascenso social de la sociedad argentina, todo ello, condujo a tendencias que combinaban autonomía sindical con heteronomía política.²⁴ La consumación de estos itinerarios se expresó en 1945 y más allá, con la consolidación del régimen justicialista de Juan D. Perón, que implicó una derrota y desplazamiento de los grandes partidos y corrientes de las izquierdas tradicionales.²⁵ El ascenso de este movimiento nacional-populista que, merced a las excepcionales e irrepetibles condiciones económicas de la época, logró montar un proyecto bonapartista, redistributivo y estatista, basado en la

²⁴ Cfr. Miguel Murmis y Juan Carlos Portantiero, *Estudios sobre los orígenes del peronismo. [Edición definitiva]*, Buenos Aires, Siglo XXI Editores Argentina, 2004; Juan Carlos Torre, *La vieja guardia sindical y Perón. Sobre los orígenes del peronismo*, Buenos Aires, Sudamericana, 1990.

²⁵ Hernán Camarero y Diego Ceruso, *Comunismo y clase obrera hasta los orígenes del peronismo*, Buenos Aires, Grupo Editor Universitario/Editorial de la Universidad Nacional de Mar del Plata, 2020.

sindicalización masiva y enormes pero coyunturales mejoras en el nivel y la calidad de vida del proletariado y las masas populares (grandes conquistas materiales y simbólicas), tuvo sus consecuencias inevitables: los trabajadores quedaron identificados con una ideología que no sólo metabolizó y potenció al extremo las viejas tendencias reformistas y de conciliación de clases de las anteriores décadas, sino que las grabó a fuego en la experiencia obrera. Coaguló una conciencia heterónoma, confiada en el acuerdo “justo” con el capital, fuertemente regimentada por el Estado y aquejada por nuevas prácticas de mando de una poderosa burocracia sindical. Se cerraba todo un largo ciclo de la historia del movimiento obrero y las izquierdas en la Argentina, dando inicio a otros, que merecen análisis específicos sobre los modos en que se procesaron la conflictividad, la organización y las militancias políticas de la clase trabajadora, aspectos sobre los cuales pretendimos brindar aquí algunas visiones panorámicas de sus tiempos precedentes.

Coordinadores del volumen

Franck Gaudichaud: docteur en science politique et professeur en histoire et études de l'Amérique latine contemporaine à l'université Toulouse Jean Jaurès, France / Doctor en ciencias políticas, catedrático e investigador en historia y estudios latinoamericanos en la Universidad Toulouse2-Jean Jaurès, Francia / PhD in political science, professor and researcher in history and Latin American studies at the University of Toulouse2-Jean Jaurès, France / Dottore in scienze politiche, professore ordinario e ricercatore di storia e studi latinoamericani presso l'Università di Tolosa2-Jean Jaurès, Francia. franck.gaudichaud@univ-tlse2.fr.

Hélène Harter: docteur en histoire et professeur en histoire contemporaine à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France / Doctorada en historia, profesora e investigadora en historia en la Universidad Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Francia / PhD in history, professor and researcher in history at the Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, France / Dottore idi ricerca in storia, professore ordinario e ricercatrice presso l'Università Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Francia. Mail helene.harter@univ-paris1.fr.

Antonio Ramos Ramírez: docteur en histoire et maître de conférences en civilisation ibéro-américaine à l'Université Paris 8 Vincennes - Saint-Denis, France / Doctor en historia, profesor titular e investigador en Civilización iberoamericana en la Universidad París 8 Vincennes - Saint-Denis, Francia / PhD in history, associate professor and researcher in Ibero-American civilisation at the University of Paris 8 Vincennes Saint-Denis, France / Dottore in storia, docente e ricercatore di Civiltà iberoamericana presso l'Università di Parigi 8 Vincennes - Saint-Denis, Francia. Mail : antonio.ramos-ramirez@univ-paris8.fr

Elisa Santalena: docteur en études italiennes (histoire et civilisation) et maîtresse de conférences à l'Université Grenoble Alpes, France / Doctora en Historia y Civilización Italiana y Docente en la Universidad de Grenoble Alpes, Francia / PhD in Italian studies (history and civilisation) and lecturer at the University of Grenoble Alpes, France / Dottore di ricerca in italianistica (storia e civiltà) e professore associato presso l'Università di Grenoble Alpes, Francia. Mail: elisa.santalena@univ-grenoble-alpes.fr.

Desde finales del siglo XIX y a lo largo del XX, determinadas fracciones más o menos importantes del movimiento obrero y sindical pudieron plantearse la posibilidad de poner en práctica repertorios de movilización que rebasaran el marco legal y reivindicaban diversas formas de acción directa "radical" y violenta, en distintos contextos políticos y en nombre de horizontes o ideologías diversos. Esta obra colectiva, multilingüe y multidisciplinar, se propone abordar diversas experiencias y estudios de caso de este tipo de intensa conflictividad social que desafió el orden establecido, tanto en América como en Europa. Nuestro objetivo es contribuir así a una historia global del sindicalismo contemporáneo y, en particular, a una renovación de la historiografía de la acción directa a ambos lados del Atlántico.

From the late nineteenth century on, and throughout the twentieth century, more or less sizeable segments of the labour and trade union movement repeatedly engaged in a range of mobilizations that went beyond the legal framework and claimed diverse forms of "radical" and violent direct action, in various political contexts and in the name of different perspectives and ideologies. This multilingual and multidisciplinary collective work addresses several such experiences and several case studies of intense social conflicts that challenged the established order in the Americas as well as in Europe. Our aim is to contribute to a global history of contemporary trade unionism, and particularly to renewing the historiography of direct action on both sides of the Atlantic.

De la fin du XIXe siècle et tout au long du XXe siècle, des fractions plus ou moins importantes du mouvement ouvrier et syndical ont cherché à mettre en œuvre des répertoires de mobilisation débordant le cadre légal et revendiquant diverses formes d'action directe « radicale » et violente, dans des contextes politiques et au nom d'horizons ou idéologies variés. Cet ouvrage collectif, multilingue et pluridisciplinaire, se propose d'aborder plusieurs expériences de ce type et diverses études de cas de conflictualités sociales intenses qui bousculèrent l'ordre établi, aussi bien dans les Amériques qu'en Europe. Notre objectif est ainsi de contribuer à une histoire globale des syndicalismes contemporains, et particulièrement à un renouvellement de l'historiographie de l'action directe des deux côtés de l'Atlantique.

Dalla fine del XIX secolo e per tutto il XX, settori più o meno importanti del movimento operaio e sindacale considerarono l'opportunità di adottare strategie di mobilitazione che andavano oltre il quadro legale, rivendicando forme di azione diretta "radicali" e violente, in vari contesti politici e in nome di molteplici orizzonti e ideologie. Questo lavoro collettivo multilingue e multidisciplinare si propone di affrontare svariate esperienze e casistiche relative all'intensa conflittualità sociale che ha sfidato l'ordine costituito, sia nelle Americhe che in Europa. Il nostro obiettivo è quello di contribuire a una storia globale del sindacalismo contemporaneo e, in particolare, a un rinnovamento della storiografia relativa all'azione diretta su entrambe le sponde dell'Atlantico.

